NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 Nº 9 1947

La grâce du Christ. Méditation théologique

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 897 - 905

https://www.nrt.be/it/articoli/la-grace-du-christ-meditation-theologique-2877

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA GRACE DU CHRIST

MÉDITATION THÉOLOGIQUE

La grâce est le don de Dieu qui, en sanctifiant une personne humaine, lui confère la valeur de son moi, — mais aussi le secours divin qui l'aide à se porter vers Dieu.

Pour être efficace, la Rédemption doit s'appliquer à l'homme et lui distribuer l'immensité de sa valeur : la grâce est précisément le don qui communique à l'homme le mystère même de Dieu par la médiation du Christ et de son Sacrifice. Elle l'*élève* jusqu'à Dieu, en lui permettant de participer, suivant sa mesure, à l'Incarnation : frère de Jésus, il est introduit dans la famille divine, divinisé. Devenu fils de Dieu par adoption, il pénètre dans le cycle des échanges trinitaires. Tiré du néant et destiné d'abord à une pure soumission, il est désormais *appelé* par son nom et invité à ce colloque d'amour, où il donne à Dieu le nom de Père en retour de celui de fils qu'il reçoit d'une infinie générosité : *Fili mi, — Pater.* Jadis étranger ou serviteur, il prend aux yeux de Dieu la dignité d'un ami (*J.*, XV, 15). Cette réciprocité d'amitié lui confère la perfection, la complète vérité de son moi, qu'avaient échoué à réaliser pleinement toutes les autres activités de la conscience.

L'accession à l'ordre surnaturel n'est pas comparable à une addition quantitative ou à un apport matériel, car l'âme n'est pas une « chose » ; elle opère plutôt une *transformation* profonde qui l'habilite à une relation d'amitié avec Dieu, infiniment supérieure à ses droits, ou plutôt à l'ordre même du droit ; elle réalise une nouveauté de vie analogue à une naissance ou peut-être à l'évolution brusque qui a pu faire émerger la pensée humaine dans la série animale. L'homme peut se présenter devant Dieu et lui faire face, et c'est moins la discontinuité de créature que Dieu considère en lui que, suivant le mot de saint Paul (*Act.*, XVII, 29), la similitude de race et la parenté *physique*. Assis à la table divine, l'homme prend part,

avec une aisance naturelle, au festin commun ; de son côté, Dieu ne s'étonne pas de cette présence et ne voit pas en l'homme un *parvenu*. Invitation d'autant plus surprenante que l'intimité ne supprime pas l'incommensurable distance : « Si nous n'étions pas différents, il n'y aurait pas ce désir, il n'y aurait pas ce besoin, il n'y aurait pas cette grande étreinte comme entre les époux » (Claudel).

Cette transformation surnaturelle qui divinise l'homme est d'abord une *guérison* : infirme et malade, il est purifié du péché et sanctifié. Quelles que soient encore en lui la puissance des instincts, les conséquences du péché d'origine, les menaces du mal, quelque démenti de sa valeur intime que puissent donner, aux yeux d'autrui, des comportements qui n'engagent pas entièrement sa responsabilité, l'homme admis par la grâce à l'amitié de Dieu est, incomplètement, mais réellement, en état de sainteté : le péché est virtuellement exclu et aucun obstacle fondamental ne s'oppose aux relations mutuelles d'amour.

Sanctifiante, la grâce réalise, comme toute amitié, une *présence*, une immanence mutuelle, une dépendance réciproque et une cession des libertés dans la fidélité de l'engagement : sanctuaire et tabernacle, l'homme possède à demeure son Dieu et ami dans la richesse même de son mystère le plus intime, et c'est en lui, avec son humble concours, que les personnes divines se communiquent leur Bien, — comme c'est en Dieu, nouveau Milieu, nouveau Climat de l'homme, que s'opèrent tous ses actes. Une conscience d'homme est désormais, dans toute la création, le lieu le mieux choisi, le plus convenable à la présence du divin. *In me manet et ego in eo* (*J.*, XV, 5).

Psychologiquement, la présence divine s'installe à tous les étages de la conscience. Elle est réelle et silencieuse dans ces profondeurs où, à l'opposé même de l'inconscient biologique, dans cette fine pointe dont parlent les mystiques, s'opère la jonction de Dieu et de la liberté, où, suivant la parabole de Claudel, « *Anima* s'unit à son divin Epoux », où notre moi essentiel prend ses responsabilités et ses options définitives : c'est dans le secret mystérieux d'une âme aimée que réside le Christ, c'est là que son Esprit complète la prière de l'homme par d'ineffables gémissements et connaît d'expérience tout ce qui est en l'homme. Mais cette présence se répand aussi dans les éléments plus superficiels de la personnalité, animant le faisceau étroit et fugitif des lueurs de la conscience claire, inspirant le mécanisme de nos fonctions. Malgré leur matérialité, les corps eux-mêmes sont le *contenant* visible de Celui qui les contient dans son immensité, et tous leurs gestes sont sacrés, toutes leurs formes symboliques et significatives de cette présence.

Enfin, si *habituelle* que soit celle-ci, elle ne doit pourtant pas être conçue suivant l'image inerte d'un avoir matériel, d'une réserve ou d'un potentiel psychologique, qui attendrait son déclenchement : la

présence divine est celle d'un *Acte* et d'une Personne vivante, d'un Amour jaloux de se communiquer plus totalement, d'un Cœur brûlant d'affection, d'un Esprit capable de souffler en tempête pour emporter tout obstacle et qui attend la moindre réponse pour s'affirmer avec plus d'autorité, conquérir plus d'espace, d'une Parole qui sollicite la conscience de nouvelles exigences ou qui module sa prière. La grâce dite *actuelle*, qui chez le pécheur est surtout une anticipation de la présence divine, en est dans l'âme sanctifiée l'efflorescence et le jaillissement même : elle inspire des mouvements et des gestes, provoque des décisions, illumine la pensée, transforme la vie psychologique, crée enfin une liaison expérimentale et parfois sensible entre le Christ et son disciple. Profitant d'une ineffable liaison avec sa créature, c'est du dedans que s'éveille l'Esprit, c'est du dedans que, rompant les amarres, il communique à la liberté naissante la jeunesse des allures, la *grâce* des mouvements, l'allégresse radieuse des nouveaux départs. L'exercice des vertus est la projection sur le plan moral de cette action intérieure, la visibilité, dans les comportements publics, de l'amitié qui réunit l'âme et son Dieu, le commencement individuel et social du Royaume. Quant à la vie mystique, elle est une prise de conscience plus profonde du Christ ou son envahissement plus complet, jusqu'à l'écartement des voiles et la docilité parfaite des réactions. La vie bienheureuse de la *Vision* éternelle ne sera que la découverte intérieure et la transparence à lui-même d'un moi, déjà pénétré à son insu par la présence divine de la grâce, mais qu'obnubilaient encore les conditions spatiales : *tunc cognoscam sicut et cognitus sum* (*Rom.*, XIII, 12).

La grâce, qui applique ainsi à une âme les bienfaits de la Rédemption, est absolument *gratuite* : elle est l'aboutissement d'une entreprise entièrement commandée par l'initiative de la Liberté divine. A la différence de l'Ancien Testament, nul contrat ne lie Dieu à l'homme dont celui-ci puisse exciper pour revendiquer justice : le don que Dieu se propose de lui faire, sa propre Personnalité, transcende tout bien terrestre, est incommensurable à tout désir et part d'une générosité pure et d'une intériorité parfaite. La transformation à opérer en l'homme est trop grande pour être le résultat de sa volonté ou de son ambition, et nulle conscience créée ne peut prétendre se hausser d'elle-même jusqu'à l'Infini personnel, réclamer la possession de l'essence divine, entrer de plain-pied et par ses propres forces dans l'intimité de Dieu. Surtout lorsqu'à sa discontinuité foncière de créature s'est ajouté l'écartement volontaire du péché, aucun acte positif n'est en mesure de remédier à son état ni proportionné à sa guérison. Et pourtant, une fois posée la décision rédemptrice, Dieu ne peut traiter la conscience comme une chose et le don même qui lui rend la liberté et la plénitude du moi doit être librement reçu.

D'ailleurs, comme le révèle l'analyse réflexive de sa nature concrè-

te, une aspiration incoercible porte l'homme vers la totalité de la vérité et du bien, et même vers le sujet personnel de ces valeurs. Un élan fondamental, un appétit plus spirituel qu'un instinct, plus intérieur que la conscience, partiellement perceptible dans l'exercice de l'intelligence et du vouloir, mais dont seule la foi révèle l'origine et la fin, pousse chaque personne, indépendamment de la connaissance explicite du christianisme, et sans qu'elle puisse s'y dérober *jusque dans le péché même, à s'identifier à Dieu en entraînant* avec elle la communauté des consciences et l'univers dont elle est chargée. Un désir certain, inscrit dès l'origine historique de l'homme dans sa nature par la Liberté divine, mais renouvelé dans la création et l'histoire de chacun, mène l'homme à ne pouvoir se satisfaire, au delà de toute valeur temporelle, de tout idéal anonyme (fût-il moral), que de l'Amitié divine personnelle : l'homme se reconnaît absolument obligé d'entretenir avec Dieu une relation religieuse, de répondre à ses avances, de l'aimer de tout son cœur et de lui faire le sacrifice total de sa liberté. Du premier coup et depuis toujours, Dieu a voulu, en considération de l'Incarnation, éveiller, dans la structure fonctionnelle des facultés humaines, un appétit du divin et se faire désirer dans son intimité. Dans l'ordre historique, le seul réel, tout est donc surnaturel, et l'histoire entière est la vocation de l'humanité au salut par l'éternelle médiation du Christ. L'idée de *nature pure* n'est valable et nécessaire que dans l'ordre théorique des concepts, pour faire comprendre la possibilité abstraite d'une hypothèse qui ne fut jamais réalisée, et affirmer ainsi la Liberté divine.

Tout en conservant sa transcendance et sa gratuité, la grâce n'apparaît donc pas comme l'effet d'un paternalisme arbitraire ou d'une volonté de puissance : loin d'humilier la fierté légitime de l'homme, elle répond à des aptitudes qu'elle exalte. Ce qu'il eût été impossible de réaliser pour l'animal, strictement déterminé par son instinct à des buts finis et spécifiques, ne l'est plus à l'égard d'un être, dont l'esprit, suivant le mot d'Aristote, repris par saint Thomas, est *quodammodo omnia,* capable de toutes choses, et qui déjà par ses différentes activités, techniques, intellectuelles ou esthétiques, se porte vers l'absolu en dépassant par une négation le donné ou l'apparence.

Et, alors que, privé de la connaissance de Dieu, le paganisme antique considérait l'homme comme une nature complète, capable de se suffire et d'atteindre la perfection finie de son essence par le développement de ses caractères, le christianisme le réfère essentiellement au Modèle, à la Lumière dont il est l'image ou le reflet, à la Plénitude dont il participe, au Père dont il est le fils : son néant ne surgit qu'à une existence précaire, reliée à une option d'amour, sa noblesse et sa dignité découlent de son origine divine permanente, ses plus hautes facultés sont un don de l'Esprit. Or, si *excessive* est la générosité divine, si immédiate sa présence, si désintéressée son initiati-

ve, qu'il propose et impose à l'homme la perfection de son Amour, l'intimité de sa Joie personnelle, la consommation de sa Charité. Aussi n'est-il pas étonnant que l'homme aspire non pas à une soumission calculée d'esclave, ni à la médiocrité d'un bonheur fini, mais à la plénitude d'un don total éperdu, à la joie d'une communion sans limites avec le Dieu trinitaire dans l'éternité d'une vision face à face. Et son appétit d'infini se révèle, non comme une absurde réclamation, mais comme l'exigence ici-bas mortifiante, mais béatifiante par ses promesses, d'une *passion* qui lui impose le sacrifice quotidien de la vie. Il s'éprouve non comme un droit, mais un devoir de consentir humblement à l'offre invraisemblable, mais plus merveilleuse que tout miracle, de franchir le seuil du mystère. Ainsi est définitivement surmonté le panthéisme de l'anonymat des valeurs, la tentation originelle et universelle de l'orgueil : la destinée de l'homme ne consiste pas à conquérir un *idéal* infini, mais à s'ouvrir à l'offre d'une Miséricorde, à se disposer à l'éternel Dialogue.

Or, pour être une Amitié parfaite, la sanctification ne s'opère qu'avec le concours de la liberté humaine à l'action divine, et Dieu ne se donne qu'à celui qui l'accepte. Il y a là un grand mystère, car ce consentement même est un don de Dieu et l'acte de bonne volonté qui opte pour Dieu est une grâce. Dieu fait tout en l'homme et pourtant il ne fait rien sans lui. Le problème se complique du fait que la grâce apparaît victorieuse chez certains seulement, alors qu'elle semble impuissante chez d'autres, ou à d'autres moments. Dieu affirme parfois sa toute-puissance sur les consciences, sans violenter toutefois leur liberté, mais parfois aussi l'échec de sa grâce manifeste en apparence sa faiblesse, sans annuler cependant sa souveraine maîtrise. Cette indépendance dans l'octroi de ses dons dépasse toute intuition et l'homme ne peut que s'écrier avec saint Paul : « *O altitudo,* ô profondeur ! Ses jugements et ses voies sont insondables » (*Rom.*, XI, 33) ! Inutile ici de faire appel à des systèmes et de renouveler des controverses. Ce qui est certain, c'est que cette souveraine Liberté n'a rien d'un caprice, que le salut des consciences ne résulte pas d'un coup de dés ou d'une préférence irrationnelle : une immense Sagesse préside au mystère de la distribution des grâces. De plus l'Acte divin est éternel et coopère, au-dessus du temps, avec les décisions des libertés. Par ailleurs, si Dieu a ses amis et connaît ses élus, il ne prédestine personne au péché ni à la damnation : d'une volonté très sincère, il veut le salut et la perfection de tout homme, l'application universelle de la Rédemption. Peut-être enfin les échecs de la grâce ne sont-ils que provisoires et un regard superficiel est excusable d'ignorer les relèvements dont ils sont le prélude et la condition, les réserves d'une Miséricorde qui dispose du temps pour **aboutir au terme de ses voies, sans compter les compensations infinies** de la communauté spirituelle des saints.

Quant au mode d'action de la Liberté divine dans son concours avec la liberté humaine, il surpasse aussi toute représentation : étant donné l'infirmité de notre structure intellectuelle, il est difficile de ne pas imaginer cette action d'après l'analogie des causes et des poussées matérielles, mais la réflexion doit bannir cette figuration grossière et faire appel à des comparaisons qui, sans évacuer le problème, le transposent sur le plan psychologique de l'amitié. L'action divine ressemble sans doute à cette influence aimable de l'affection, qui atteint ses fins par la délectation même de sa présence ou la volupté de l'attrait qu'elle suscite : une mère, au chevet d'un enfant malade, n'obtient-elle pas de lui une résignation facile par la sympathie même de son amour et la pénétration de son désir ? La grâce *n'est pas une chose, ni un choc, mais une relation de personnes*, qui forment la synthèse spirituelle d'un *nous*. Immanent et transcendant au moi, auquel il est plus intime que lui-même, capable d'obtenir des effets sans rien « déranger », Dieu n'est pas sur le même plan que l'homme. Il n'agit pas comme une force de la nature ou comme une pression psychologique. Toute d'amitié, émanée d'une Personne infinie et s'adressant à une personne, qui est son image, son intervention ne trouble en rien le jeu de la liberté pas plus que les lois du déterminisme. Elle parvient à ses fins en provoquant l'activité humaine, en s'associant à son effort, en invitant la volonté à consentir au don qu'elle propose. Encore faut-il ici, sans évacuer l'unité des actes successifs, ne pas céder à l'illusion d'une psychologie atomiste et intégrer cette influence dans la continuité « mélodique » d'une vie humaine. Ainsi l'exaltation de la liberté provient de la *passion* de Dieu, non pas subie mais éprouvée et consentie par une pauvreté consciente de son néant et qui, de l'intérieur, s'ouvre au jaillissement de la Source infinie.

> Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu.
> Et de mon gouvernement envers lui et envers sa liberté.
> Si je le soutiens trop, il n'est plus libre
> Et si je ne le soutiens pas assez, il tombe.
> Si je le soutiens trop, j'expose sa liberté,
> Si je ne le soutiens pas assez, j'expose son salut :
> Deux biens en un sens presque également précieux.
> Car ce salut a un prix infini.
> Mais qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre ?
>
> (Péguy).

Le tort de certaines hérésies fut précisément de transposer en oppositions d'essences et de durcir en antithèses irréductibles de concepts une situation concrète, d'ordre *existentiel*, qui est loin d'être opaque à la loyauté d'une expérience intuitive. C'est ainsi qu'au XVII[e] siècle, le jansénisme, prenant le contre-pied du stoïcisme or-

gueilleux d'un Pélage, accentua les thèmes augustiniens, mais en supprimant, comme le protestantisme, la liberté de l'homme : pour lui, la nature humaine, au lieu d'être simplement blessée, *vulnerata*, par le péché (suivant les termes du Concile de Trente) et diminuée dans l'exercice psychologique de ses facultés, est complètement inversée, entièrement corrompue et réduite en servitude : l'ignorance est invincible, la concupiscence fatale. Dieu, qu'il considère comme un souverain Maître plus qu'un Père, comme un Justicier plutôt qu'un Amour infini, comme une Essence plutôt qu'une Personne, se choisit mystérieusement par prédestination certains élus et les sauve en leur envoyant une grâce irrésistible, conçue comme une force extrinsèque, victorieuse de toute résistance, et qui n'est pas donnée à tous. Cet exemple montre bien le gauchissement opéré par l'hérésie : le jansénisme, qui avait le mérite, comme le protestantisme, de souligner la Transcendance de Dieu et sa souveraine Liberté, méconnaissait, en faveur des exigences théoriques d'une doctrine et d'un système, la complexité du *réel*. Manquant d'esprit de finesse, il sclérosait la tradition, stylisait en idéologie formelle, en thèses d'école et en notions désincarnées, la richesse de la vie spirituelle : c'est ainsi que la misère de l'homme devenait chez lui destruction de la liberté. Cédant à la pente de l'image ou de l'abstraction, il se représentait la grâce comme un influx physique, la personne comme une chose inerte et le Dieu vivant comme une Nature. Les rapports entre Dieu et l'homme se durcissaient, devenaient des contacts brutaux et rigides : l'homme ne pouvait que subir une intervention extérieure, sans y consentir activement. D'où les conséquences que l'on sait : peur de Dieu, abstention des sacrements, oscillation entre l'austérité (pour se disposer à l'influx divin) et le laisser-aller (à quoi bon faire effort ?), tendance à l'illuminisme, attente un peu vaine du signe miraculeux ou de l'inspiration sensible marquant avec évidence l'élection divine...

Par une sorte de rationalisme implicite, symétrique de celui de Pélage ou des stoïcismes, les hérésies protestantes sur la grâce se refusent à admettre le *mystère* représenté par la « contradiction » suivante, dont elles ne retiennent que le premier terme. Vraiment mortel et destructeur de tout contact entre Dieu et l'homme, le péché d'Adam a privé l'homme de cette liberté foncière qui est la valeur même de son moi et l'a annulé dans une sorte d'inexistence ; — mais la catastrophe de la nature n'est pas complète et la conscience psychologique témoigne de la permanence de ses facultés et de leur fonctionnement normal, quoique affaibli et difficile. Ainsi la nature a besoin d'une sorte de mort, pour accéder, tout autre, au Transcendant, — mais elle éprouve aussi le désir de s'y achever et le sentiment d'être responsable de sa destinée. L'Ecriture aussi enseigne à la fois le fait d'une chute radicale, apparemment irrémédiable et la

possibilité d'un relèvement, car la foi est la *libre* acceptation du don de Dieu qui est l'*Agapê*. En fait, c'est sur tous les plans, comme depuis toujours, que l'univers et l'homme sont baignés dans le milieu divin du Christ et de l'Eglise : la liberté est rétablie au moment même où elle se perd et c'est gracieusement que Dieu redonne à l'homme la possibilité même d'accepter l'offre du salut.

Sans qu'elle atteigne la plénitude du mystère, c'est à l'expérience intérieure qu'il faut s'adresser pour saisir, en son incarnation temporelle, l'activité de la grâce dans son effort de rédemption et de libération. Elle est, chez les justes, l'éclosion même de leur état de sainteté, l'éveil et le dynamisme de cette présence qui en fait les temples de Dieu, mais qui aspire à se conserver, à se défendre et à se développer. Cette activité existe aussi chez les pécheurs, de par le travail d'une volonté de miséricorde et d'amour, qui ne cesse de les habiter jusque dans leur séparation même ; — mais cette séparation est-elle jamais complète ? L'histoire des âmes montre alors la prodigieuse ingéniosité de Dieu dans son plan de salut, et la variété de sa conduite. Par une adaptation d'amitié, indépendante de tout principe, tout est mis en œuvre pour faire croître le germe de vie surnaturelle, pour l'entretenir, le protéger, l'épanouir en maturations fécondes : silences et réveils, longues patiences et fulgurations brusques, savantes séquences de douceur et de force, ruses des marches d'approche et franchise des révélations lumineuses, multiples combinaisons des joies et des épreuves, utilisation des circonstances et langage des faits, mais aussi invitations intimes et suppliques intérieures, stimulations énergiques ou impalpables échos, truchement des amitiés humaines et des symboles mêmes de la nature.

Parfois l'action de la grâce est calme et continue, mais tout aussitôt torrentielle et débordante ; elle a l'expérience des lentes éducations, qui contournent les obstacles, témoignent de l'intérêt au mal lui-même pour mieux le guérir et le dépasser ; elle aime manifester sa puissance dans la victoire sur la frénésie du péché ou de la passion, comme si, pour intervenir, elle attendait qu'une âme ait éprouvé l'extrémité de la déchéance ; mais parfois aussi, elle progresse avec une régularité biologique dans le cœur qui s'ouvre à son invasion et cueille une moisson étonnamment prématurée. Essentiellement humaine, elle connaît à fond tous les replis de la conscience et sait jouer tour à tour du clavier des sentiments comme des arguments de la pensée. Elle a du temps la variété des rythmes et l'imprévu des créations ; incarnée, elle ne refuse jamais le concours de l'organisme ; historique, elle a le sens de l'opportunité et des événements. Elle se défie du succès, mais rebondit dans l'échec et ne se décourage jamais : jusqu'au dernier moment elle poursuit la quête du pécheur et ne cesse pas de présenter au juste un appel plus exigeant. Elle répond avec empressement à la prière, mais ne l'attend pas dans ses initiatives et

est infiniment plus généreuse que toute justice et tout espoir. Elle comble qui demande et récompense avec usure, mais s'adapte à la progression des âmes.

Toute-puissante en face des résistances, elle ploie les volontés et porte ses élus au terme qu'elle a choisi ; mais elle sait aussi se résigner à piétiner longtemps devant les portes fermées ou à obtenir peu. « Insidieuse, dit Péguy, elle est retorse et elle est inattendue. Les hommes que Dieu veut avoir, il les a. Les peuples que Dieu veut avoir, il les a. Quand la grâce ne vient pas droit, c'est qu'elle vient de travers... ». Elle est à la fois sur le plan du phénomène et sur le plan de la liberté spirituelle : insérée dans les séries causales et les chaînes d'événements, on a l'impression parfois qu'elle ajoute aux forces physiques et qu'elle agit comme un excitant, en coup de fouet, et pourtant rien ne paraît troublé par elle dans le monde de la science. Mais les liaisons du spirituel et du corps sont à la fois si naturelles et si mystérieuses qu'on peut penser qu'elle se matérialise jusqu'à redonner des forces à la machine nerveuse et à regonfler un organisme déprimé. Toute divine, elle est peut-être ce pain quotidien, cette alimentation corporelle, ce ressort nécessaire aux plus hautes fonctions. Et elle n'hésite pas non plus à condescendre aux désirs profanes et à inspirer l'artiste ou le savant d'une idée neuve, d'un jaillissement imprévu : tout rentre dans sa stratégie car toute son action s'unifie dans le déversement d'une infinie Générosité. Et l'événement extérieur est sollicité aussi, sans rupture apparente, des continuités, de déclencher une crise féconde : se détachant, étrange, sur la monotonie des existences, il secoue les torpeurs, *saisit* l'esprit d'un problème neuf et redonne parfois à une conscience habituée le sens du mystère.

Ainsi la grâce est l'amour même de Dieu dans l'exercice expérimental et concret de sa Paternité, l'effort divin pour étaler dans le temps et dans l'espace la richesse infinie de la Rédemption. C'est le geste du Christ libéré de son assujettissement de Crucifié et répandant sur l'homme et sur l'histoire le bienfait de la liberté ; c'est le Moi de Dieu enseveli au cœur de tout homme par le péché, comme le Christ au tombeau, qui s'éveille dans la lumière de la Résurrection.

Paris-Vanves. Emile RIDEAU, S. I.